Laila NABHAN, *Das Fest des Fastenbrechens* (ʿīd al-fiṭr) *in Ägypten. Untersuchungen zu theologischen Grundlagen und praktischer Gestaltung.* Klaus Schwarz Verlag, Berlin, 1991. 269 p.

Cette thèse de doctorat se propose d'étudier la fête de la Rupture du jeûne en Égypte dans toute sa dimension, qu'il s'agisse, comme l'indique le sous-titre, de ses fondements théologiques ou de ses modalités pratiques. Jusqu'alors, seules des études partielles avaient été consacrées à cette fête dans une perspective juridico-religieuse, sociologique ou politique. Le travail se veut donc exhaustif. Les sources sont présentées dans la première partie : références scripturaires, juridiques, historiques, relations de voyages, études ethnographiques, anciennes ou récentes ces sources concernent tout le monde musulman. Pour l'Égypte contemporaine, à côté de l'enquête sur le terrain (au Caire de 1981 à 1986), le dépouillement des médias, presse écrite, radio et télévision, constitue une partie importante du travail.

La question de l'origine de la fête est posée du point de vue de l'étymologie, de ses diverses appellations et surtout de ses origines antéislamiques. Se fondant en particulier sur J. Henninger (*Les fêtes de printemps chez les Arabes et leurs implications historiques*, São Paulo, 1950), L.N. émet l'hypothèse que le *ʿīd al-fiṭr*, coïncidant, la seconde année de l'hégire, date de l'institution du jeûne du mois de ramadan, avec une antique fête de printemps, en aurait repris certaines caractéristiques conservées après l'institution du calendrier lunaire. La *zakāt al-fiṭr*, don de grains, serait la réminiscence d'une offrande de prémices. La question du calendrier préislamique est sans doute complexe, mais l'argument du grain ne convainc guère, le grain, les dattes ou les raisins secs, produits agricoles sur lesquels porte la *zakāt* en général, pouvant être conservés durant toute l'année. En réalité, comme l'auteur le reconnaît elle-même, la tradition prophétique ne fournit guère d'indications sur ce qu'auraient été les deux fêtes antéislamiques à l'origine des deux fêtes de l'Islam, si ce n'est qu'on y pratiquait le chant et des danses guerrières. La similitude des rites et de certaines pratiques conduit l'A. à s'interroger sur la relation entre ces deux fêtes et sur leur importance respective. Elle note que, si religieusement la fête des Sacrifices reste la plus importante, celle de la Rupture du jeûne, en Égypte du moins, est vécue plus intensivement sur le plan familial et social. Si les deux fêtes sont des jours où Dieu semble plus proche des hommes, celle de la rupture est marquée plus particulièrement par la joie, terrestre et spirituelle, selon le *hadīṯ* connu : « Le jeûneur a deux joies; l'une lors de sa rupture, l'autre lors de la rencontre de son Seigneur. » L'A. trace ici un parallèle intéressant entre ces deux joies et le fait que les califes fatimides ouvraient les jours de fête les portes de leur palais pour régaler le peuple. Le calife apparaissait dès lors véritablement comme le représentant de Dieu sur la terre. Cette pratique fut abandonnée par la suite, mais le *ʿumda* se doit encore en Haute-Égypte d'inviter ses administrés.

Dans la seconde partie, le déroulement de la fête est décrit d'abord globalement puis point par point : la vision du premier croissant de *šawwāl* annonçant le jour de la Fête, la *zakāt al-fiṭr*, la prière et la *ḫuṭba*, la visite des tombes, pratiques diverses et échanges de vœux, coutumes culinaires, musiques et divertissements. Entre ces deux formes de présentations et la partie précédente les redites assez fréquentes auraient pu être évitées. Dans toute cette partie, très descriptive, les rites sont présentés aussi bien d'un point de vue juridico-religieux que sociologique,

BCAI 10 (1993) L.I. Nabhan: Das Fest des Fastenbrechens (ʿīd al-fiṭr) in Ägypten. Unterscechungen zu theologischen Grundlagen und praktischer Gestaltung, recensé D. Gril
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

mais aussi littéraire (poèmes arabes et persans sur le premier croissant de *šawwāl*). Sont évoquées également les discussions anciennes et modernes sur la détermination du début du mois lunaire et les critiques des théologiens contre les pratiques qui accompagnent la visite des tombes. Pour ce qui est des pratiques culinaires, l'habitude de consommer du poisson semble s'être perdue au Caire aujourd'hui; par contre tout un passage est consacré à la confection des gâteaux et plus particulièrement du *ka'k*, en égyptien *kaḥk*. Quelques caricatures, en annexe, se moquent de l'importance excessive donnée à cette pâtisserie. Cette partie s'achève par une analyse des articles de presse relatifs à cette fête. On peut les classer en trois rubriques : information religieuse, s'accompagnant parfois de la critique de la conduite des musulmans d'aujourd'hui; information historique avec référence parfois au passé pharaonique; considérations socio-économiques sur les difficultés de l'approvisionnement ou les dépenses excessives en Égypte et réflexions sur l'unité ou l'absence d'unité islamique, la solidarité et les guerres dans le monde musulman, etc. Pour les autorités religieuses comme pour l'État par la voix du *ra'īs*, par les *ḫuṭbas* et le discours prononcé à cette occasion, la Fête permet d'atteindre la majorité des Égyptiens et contribue ainsi à assurer la stabilité socio-politique du pays.

La dernière partie résume l'ensemble du travail. L'A. remarque combien dans l'Égypte actuelle l'élément religieux reste vivant durant cette fête et constate aussi la force des liens familiaux et sociaux. C'est pour la communauté musulmane l'occasion d'affirmer son identité et de manifester sa solidarité.

Les annexes comportent la liste des articles de journaux consultés, la traduction d'extraits de presse, diverses illustrations (moules à gâteaux jordaniens et égyptiens, lampes de ramadan, cartes de vœux et caricatures). Suit une bibliographie assez fournie, ainsi que des index.

Denis GRIL
(Université de Provence)

Jocelyne DAKHLIA, *L'oubli de la cité. La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le Jérid tunisien.* La Découverte, coll. Textes à l'appui, série Anthropologie, Paris, 1990. 326 p.

L'enquête que voulait mener Jocelyne Dakhlia (JD) dans le Jérid, au Sud tunisien, touchait à la mémoire collective. L'objet projeté était de mettre en rapport une histoire locale, que transmettrait cette mémoire des Jéridis, avec l'histoire dite officielle, ou avec l'historiographie dite coloniale. Or, l'enquête a tourné court et c'est à un autre questionnement que dut se consacrer JD. Car en fait d'histoire il n'y avait au Jérid que celle des lignages, en fait de mémoire, il n'y avait que celle des ancêtres, des saints et des lettrés.

L'histoire de la cité est absente. Autrement dit, l'histoire politique, celle des rapports au pouvoir — qu'il fût du Makhzen, colonial ou bourguibiste. Mais ceci ne signifie pas que l'identité collective n'existe pas. Comment donc se réalise-t-elle ? Ou plutôt, comment se décrit-elle ?

Les récits des temps d'avant l'islam, dits de l'ignorance, font état d'une appropriation des prophètes bibliques. Une appropriation locale, marquée par la toponymie, et qui localise l'histoire

BCAI 10 (1993) L.I. Nabhan: Das Fest des Fastenbrechens (ʿīd al-fiṭr) in Ägypten. Unterscechungen zu theologischen Grundlagen und praktischer Gestaltung, rece
D. Gril
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net